

**Voyage fait à la fin de juillet 1736 dans les Montagnes Occidentales du Païs de Vaud**, par Gabriel Seigneux de Correvon, le Mercure suisse, juillet 1737, pp. 52 à 61 :

Je renonçai donc à cette vilaine curiosité, qui nous conduit presque toujours en aveugles et sans nous récompenser de la peine qu'elle donne que par quelque peine nouvelle. Je me réservai pour ce que nous devons voir le lendemain, et j'aimai mieux, en montant la plus haute de ces montagnes, m'approcher du ciel, que de descendre jusqu'aux entrailles de la terre.

Ce fut donc le jour suivant que nous nous mîmes à grimper à nouveaux frais, tout comme si nous n'eussions fait que quitter la plaine, quoique nous fussions déjà sur les montagnes. Celle du Mont-Tendre (écrit Montandre) dont il semblait à tous moments que nous fussions prêts de toucher le pied, nous fit acheter par beaucoup d'impatience le plaisir d'y arriver. On n'y parvient que par bien des chemins détournés ; sans un nombre de contremarches qui semblent vous éloigner de votre but, vous n'y parviendriez jamais. Il nous fallait quelque distraction agréable, et nous la trouvâmes dans la pente d'une montagne qui n'était qu'un des échelons qui devait nous conduire au Mont-Tendre. Nous étions vers les neuf heures du matin sur cette pente. Le soleil y jetait ses premiers rayons ; cela paraissait encore son petit lever. La rosée était dans tout son brillant, et mille et mille fleurs en étaient couvertes. Ce n'étaient ni fleurs de parterre ni fleurs communes de campagne. C'était une multitude innombrable de ces précieux vulnéraires qu'on estime par tout le monde, et qu'on voyait là dans tout son lustre.

Tous ces herbages précieux  
Que la terre produit par la faveur des Cieux,  
Pour nous guérir de nos misères ;  
Ces admirables vulnéraires,  
Qu'un penchant trop licencieux  
Pour des mets trop délicieux,  
Rend aujourd'hui si nécessaires ;  
Ces simples qu'on vante en tous lieux,  
Et qui croissent ici dans le sein du tonnerre,  
Nous les eûmes devant les yeux.

Quelle idée ne peut-on pas avoir d'un climat qui produit tant d'admirables ressources pour la santé ? Nous respirions un air propre à faire mourir de faim tous les Esculapes du monde. Le seul aspect en était charmant ; c'était là un émail vraiment précieux, sans figure de rhétorique ou de poésie ; un émail bien plus estimable et pas moins varié que celui de nos plus riches parterres. Je sentis une véritable joie de voir l'abondance de ces excellentes productions de la nature ; surtout en me rappelant tout le bien qu'elles font aux hommes ; car notre nation le communique à presque tous les autres peuples de l'Europe. A cette vue je me jetai de mon cheval que je laissai errer à l'aventure, pour les considérer

avec attention ; quoiqu'entre nous trois il n'y eut pas de quoi faire a moitié d'un botaniste, si j'avais eu un *Tournefort* avec moi, j'aurais escaladé avec lui les lieux les plus escarpés. Je reconnus cependant à bon compte une partie des plantes qui entrent dans la composition de notre *Faltranc* et de notre *Thé Helvétique*. J'en recontraï plusieurs dignes d'être vues et cultivées pour leur beauté, indépendamment de leurs vertus. J'en vis qui pouvaient le disputer à nos jacinthes et une entr'autres, qui était une espèce d'anémone à deux branches, d'une extrême délicatesse.

Si je vous dis en ce cas  
D'un air docteur, avec emphase,  
Leurs noms, leurs qualités, je dirai leurs appas,  
Et le dirai d'un ton d'extase  
Qu'en lisant les docteurs on n'éprouverait pas.

J'éprouvai avec plaisir que le bon est toujours préféré au beau, quand on ne laisse point corrompre son vrai et naturel sentiment.

Les tubercules des parterres  
Me semblaient au-dessous de mes chers vulnéraires.

Je me promenai voluptueusement dans la pente de cette montagne, plus belle à mes yeux que la prairie, et je la quittai à regret pour aller voir un mont aride et tout hérissé de pointes de rochers. Perché sur la cime la plus élevée, je me mis à observer le monde et sa gloire. D'abord je sentis cet aimable désordre que donne à l'esprit l'abondance des objets, avant que l'oeil soit parvenu à les débrouiller. Je m'y perdais comme on se perd dans la foule, où l'on ne voit rien pour avoir trop de choses devant les yeux. Après une vue générale, dans laquelle j'admirais que mon œil embrassa tant de merveilles à la fois, je me fixai tantôt à ces chaînes majestueuses de montagnes qui forment à notre pays des remparts redoublés, comme autant de forteresses pour sa liberté. Je réfléchissais sur les divers aspects de ces monts, dont les faces variées et toutes utiles servent à modifier l'air, à briser et à conduire les vents, à fixer les vapeurs qui s'exhalent de la terre et à former entr'elles des vallées fertiles et d'abondants pâturages ; à produire des métaux, des minéraux, des plantes qui leur sont propres et qui ont besoin précisément de l'exposition où elles croissent ; mais surtout des sources intarissables pour nos rivières et nos fontaines. Je considérais avec attention leur grandeur énorme et la solidité prodigieuse de leurs bases. De là, passant aux divers pays que je découvrais :

Mes yeux par les détours de cent lignes obliques  
Perçaient dans les états de quatre républiques ;  
Pénétraient bien avant ceux de trois puissants rois ;  
Et croyaient contempler sept princes à la fois.  
De ce nombre mon cœur donnait la préférence,

Par une douce expérience,  
A celui qui me fait un si charmant loisir,  
Sous les ordres duquel, content de ma fortune,  
Et jouissant de tout, sans que rien m'importune,  
Je veux vivre et mourir<sup>1</sup>.

Au dessous de nous étaient des nuages ; nous étions heureux de ce qu'ils s'étaient un peu abaissés. C'est une couronne qui ne quitte guère la tête de cette montagne. Une heure auparavant elle en était toute couverte, et il sembla qu'ils nous cédaient poliment la place. S'ils s'étaient opiniâtrés à y rester :

Nous eussions été dans la nue  
Sans en avoir plus belle vue ;  
Au lieu que dans les airs  
Se formaient sous nos pieds les flamboyants éclairs,  
Et la foudre grondante au-dessus de nos têtes  
Bien au-dessus de nous préparaient des tempêtes.

Voilà de quoi justifier cette espèce de paradoxe où je disais en parlant des simples :

Qu'ils croissent en ces lieux dans le sein du tonnerre.

L'air était le plus serein du monde et rien ne gronda autour de nous. L'épreuve dont je vous parle n'est pas cependant fabuleuse ; bien des gens l'ont faite, et de là nous pouvions dire sans figure que nous étions au-dessus des météores et des éléments.

La vue était très nette, autant qu'elle pouvait l'être le matin du côté de l'orient : tout ce beau pays était à la discrétion de nos yeux.

Dans un pays charmant, par centaines épars,  
Villages et hameaux s'offraient de toutes parts ;  
Campagnes à souhait, bourgs, agréables villes,  
Rivières serpentant en des plaines fertiles.  
Sept lacs qui nous semblaient gentilles nappes d'eau<sup>2</sup>,  
Et dont nous eussions cru mettre l'un dans un seau ;  
Villes qui paraissaient faites pour des Pigmées,  
Dans un arpent ou deux par murets enfermées,  
Dans lesquelles pourtant la petite grandeur,  
Etale fièrement la chétive splendeur ;  
Montre des passions, fait parfois la méchante ;  
S'érige en souveraine, ou fait l'indépendante ;  
Croît briller en ces lieux par cent endroits divers,  
Quoi qu'un point sur la carte, un rien dans l'univers.

---

<sup>1</sup> Les républiques de Berne, Fribourg, Genève et Valais  
Les rois de France, de Sardaigne et de Prusse, ce dernier par le comté de Neuchâtel.  
L'Etat de Berne

<sup>2</sup> Les lacs des Rousses, de Joux, de Neuchâtel, de Bienne, de Morat, de Bret et le lac Léman.

Je n'avais pas dessein de moraliser ; mais le moyen de s'en abstenir, en voyant comme du ciel la folie de tant d'homme qui se parquent sur cette terre ; car si de cette élévation je prenais quelque idée de la vaste étendue du monde et de la puissance infinie de son ouvrier, que pouvais-je penser de ces petites créatures que je savais répandues par milliers dans ces villes qui ne me semblaient guère que des fourmilières ? Je me représentais leurs habitants, occupés sans relâche et presque toujours sans modération, de leurs petits intérêts, se pavanant dans leurs petits meubles ou dans leurs petites nippes, montrant de la dureté ou de la hauteur pour leurs égaux, tournant toute leur pénétration à réussir dans de petites intrigues, cabalant, remuant toujours et pour l'ordinaire sans rien avancer.

En pensant à tout cela et prenant d'un peu loin mon point de vue, je sentais ce qu'on ne sent point à la présence des objets, parce que je n'en étais plus étourdi. Je commençais à les envisager sainement et je me faisais là-dessus mille leçons très utiles. Je résolus de n'être ni du nombre de ces petits orgueilleux qui se croient grands dans leur petitesse, ni du nombre de ces lâches qui les encensent et qui souffrent qu'on leur impose. Je respirais à la fois un air de raison et de liberté. Je conclus que je ne me passionnerais pour rien, et que je garderais toujours si je pouvais ma philosophie de montagne.

Après les grands objets, nous observâmes sans mépris les plus petits ; & nous vîmes entre deux rochers une petite esplanade ajustée avec deux cercles de gazon bien compassés.

Sur cette simple esplanade,  
Deux cercles de gazonnade,  
Des plaisirs de nos vachers  
Semblaient marquer la cadence  
Et nous croyons voir leur danse,  
Tandis que leurs troupeaux paissaient sous les rochers.

Ces bonnes gens s'y rassemblent les jours de fête, & c'est là le rendez-vous général de tous les fruitiers de ces montagnes à trois ou quatre lieues à la ronde. Ils y portent du produit de leurs troupeaux, avec quelque peu de vin : car excepté ces jours solennels, ils n'en font dans ce lieu aucun usage. Ils placent au milieu du cercle le joueur de violon ou de cornemuse, élevé sur une pierre, 6 forment autour de lui une ou deux danses rondes qu'ils n'interrompent que pour d'autres jeux, ou pour prendre une frugale collation.

Là sans guide que la nature,  
Ils sautent pourtant en mesure  
S'égayent de mille façons ;  
Sans imiter de près les bergers de Sicile,  
Que nous a célébré Virgile,  
L'amour a peu de part à leurs douces chansons.

Je dis cela parce qu'ils y vont sans femmes, & que par une certaine superstition, ils n'en souffrent point dans leurs vacheries ; apparemment qu'ils rapportent dans la plaine le goût que la nature inspire ; car sans femmes, on n'imaginerait pas beaucoup de plaisir.

Nous fûmes ensuite voir, à quelques cent pas de là une ouverture singulière formée sur le revers occidental de cette montagne. Elle n'est pas plus large qu'un double canal de cheminée au plus. On y jette des pièces de roc qui font retentir à trois ou quatre reprises des voûtes souterraines d'une profondeur étonnante où ces pierres roulent de l'une à l'autre avec un bruit semblable à celui du canon, en laissant des intervalles pendant lesquels elles traversent de grands vides et semblent tomber à la fin dans l'eau comme en poussière. On frémit de la profondeur de ce gouffre que l'on juge aussi bas que le pied de la montagne, ou même, selon quelques-uns, beaucoup plus.

Mais c'est en l'air qu'on nous l'assure,  
Car si jamais dans ses transports,  
Quelqu'un en prenait la mesure,  
Il irait porter chez les morts.

Le plaisir que chacun a pris de faire résonner ces vastes abîmes a dépeuplé tout ce canton de cailloux, de sorte qu'il faut apporter d'assez loin des pièces de roc pour s'en donner le plaisir.

Ce fut à cela que nous nous bornâmes pour le coup, et dès que nous eûmes tout vu, nous nous impatientâmes de reprendre la route la plus courte pour sortir de ces lieux sauvages.

**Note** : Seigneux de Correvon est en fait le premier auteur à nous rapporter ces coutumes. On les verra traitées d'une manière quelque peu différente ci-dessous par le juge Nicole. A l'époque où Correvon fait sa promenade au Mont-Tendre, elles semblent encore bien vivaces. Il n'a probablement pas assisté de visu à de telles bacchanales, mais a pu obtenir par contre les renseignements qu'il nous donne de quelque berger rencontré lors de son ascension. Curieusement les femmes semblent ne pas fréquenter ce genre de fêtes, tandis que le juge Nicole, à découvrir donc ci-dessous, en fait une part importante de la dégénérescence de ces manifestations alpestres.